

Rencontres

- « Chemise jaune et pantalon bleu » Entretien avec Barly Baruti
Propos recueillis par Jean-Pierre JACQUEMIN 3
- La B.D. dans les revues destinées à la jeunesse
Entretien avec Kidi Bebey, rédactrice en chef de
Planète jeunes et *Planète enfants*
Propos recueillis par Boniface MONGO-MBOUSSA 6
- Trois dessinateurs et le neuvième art.
Élisé RANARIVELO, Fifi MUKUNA, Hector SONON 9

Deux entretiens et trois
témoignages
composent ces
rencontres autour de la bande
dessinée.

Un dessinateur confirmé et
reconnu, une rédactrice en
chef aguerrie ainsi que trois
auteurs venus de pays du Sud
différents nous font part de
leur trajectoire riche
d'enseignements et porteuse de
bien des promesses.

« Chemise jaune et pantalon bleu »

Entretien avec Barly Baruti

Propos recueillis par Jean-Pierre Jacquemin

Jean-Pierre JACQUEMIN :

Barly Baruti, vous êtes devenu aujourd'hui un des noms qui comptent dans la « jeune » B.D. française.

***Mandrill**, le polar réaliste situé dans les années 1950, que vous dessinez chez Glénat sur des scénarii de Frank Giroud, va sur son cinquième album avec un succès croissant. Mais peu de lecteurs de **Mandrill**, sauf les fans d'Angoulême, et encore, savent qui vous êtes, d'où vous venez, quelle mouche vous a inoculé le virus. Comment un enfant de Boyoma (Kisangani, RDC) en est-il arrivé à croquer avec un bonheur certain le Paris ou le Rouen rétros des « fifties » ? On aimerait tout savoir de votre trajectoire.*

Barly BARUTI :

Mon premier souvenir de B.D., sur les bords du fleuve Congo, ce sont deux couleurs, le bleu et le jaune, – ceux du pantalon et de la chemise d'un illustre cow-boy, Jerry Spring, du maître belge Jijé. Je devais avoir quatre ou cinq ans. Pourquoi cela m'a-t-il tant marqué ?

Avec le recul, je pense que c'était le graphisme, à la fois simple et très réaliste. Mais surtout le bleu et le jaune, qu'on retrouve aussi chez Lucky Luke ! La force des premières images... Il faut savoir que je suis né dans une famille d'artistes. Mon père était peintre paysagiste, mon frère l'est toujours. On baignait dans la peinture. L'amour de l'image était omniprésent. Et si vous aimez l'image, vous aimez la B.D., naturellement. On était vraiment tous des fans. Mais je suis le seul de la famille à en avoir fait mon métier. Reconnaissons aussi qu'à l'époque, on

trouvait des B.D. facilement, dans les écoles, les bibliothèques de paroisses, et en librairie, pour les plus nantis. Quand j'ai su lire, je me suis jeté sur elles, ainsi que sur les « Bob Morane » et autres « Marabout-Junior ».

Jean-Pierre JACQUEMIN :

Des bandes dessinées belges, surtout ?

Barly BARUTI :

Dans les années 1960, on trouvait un peu de tout. Tintin, Spirou, évidemment. Mais aussi des B.D. italiennes et américaines : Mandrake, Texas Bill, Jungle Jim, Akim, Zembra, tout ça... Bleck le Roc, un trappeur canadien... On pouvait les lire gratuitement, on en recevait comme cadeaux, parfois, dans des paroisses. D'où peut-être le préjugé tenace au Congo, encore aujourd'hui, qu'une B.D., ce n'est pas comme un livre, ça se donne, ça ne s'achète pas... Dur pour les dessinateurs !

Jean-Pierre JACQUEMIN :

Quand avez-vous eu l'envie de vous y mettre vous-même ?

Barly BARUTI :

C'est venu petit à petit. De toute façon je dessinais et je peignais en famille. Et vers douze, treize ans, à l'école, on était aussi tous mordus de cinéma. Mais le cinéma, c'était cher pour des gosses. Alors les copains me disaient : « Écoute, on va se cotiser pour que tu ailles voir le film et après tu le mettras en dessins pour nous ». Moi, pratique, j'exigeais d'abord qu'ils achètent un cahier

quadrillé et puis j'allais au cinéma et ensuite je faisais mon boulot, en couleur, avec des marqueurs. Il y avait beaucoup de personnages avec des chemises jaunes et des pantalons bleus ! C'était l'époque des westerns. J'aimais bien Audie Murphy et puis Franco Nero, Sartana, Django, les westerns-spaghettis, avec beaucoup de ketchup ! Après est venue la vague karaté, kung-fu, Wang Hiu, tout ça... Je me suis imprégné de tout ce que je voyais, plus seulement pour mes copains mais pour nourrir mes propres rêves. En 1973, juste avant la mort de mon père, j'avais déjà dessiné quelques petites histoires personnelles. Mon père les regardait, les commentait et les conservait précieusement. Mais quand il nous a quittés, la grande famille a littéralement vidé la maison. Envolés, mes premiers « chefs-d'œuvre » !

Jean-Pierre JACQUEMIN :

Et après ces premiers travaux ?

Barly BARUTI :

Ensuite j'ai essayé une B.D. complète, dont le héros s'appelait Barly (ne me dites pas que c'est narcissique !). Moi je signais BKL, de mon nom complet, Baruti Kandolo Lilela. C'était un récit policier, inspiré des films que je voyais, mais qui se déroulait dans des décors réels de Kisangani. À l'époque *Jeunes pour jeunes*¹ existait déjà mais je voulais m'en démarquer, faire quelques chose qui soit bien à moi. J'ai fait plusieurs histoires de Barly, clandestinement, parce qu'après le décès paternel, mon grand frère ne voulait plus que je dessine. Je les montrais à des amis de la ville qui dessinaient de leur côté. Et puis, comme toujours, le hasard (?) a donné un coup de pouce. Un ostéologue belge, Marc Colyn, était coopérant à l'Université. Mon frère lui a proposé ses tableaux. Et Colyn lui en a commandé un ; ce devait être un éléphant. Mais comme mon frère n'était pas à l'aise dans le genre animalier, il a fait appel à moi, j'ai peint le tableau et

quand le client l'a reçu, il a demandé quelques retouches, à exécuter chez lui. J'ai donc dû y aller moi-même. Satisfait, le chercheur m'a ensuite commandé une série de croquis zoologiques et puis je lui ai proposé de faire ensemble une B.D. didactique, lui au scénario et moi au dessin. Ça a donné en 1982 **Le temps d'agir !**, un album sur la protection de l'environnement africain, publié par la Coopération belge, en français et en néerlandais, à destination des écoles de Belgique. Pour moi aussi, ce fut une école, une porte d'entrée professionnelle. Des figures imposées, sans doute, où je n'étais pas totalement libre, mais où j'ai appris à maîtriser un style dans des travaux de longue haleine qui ont débouché sur plusieurs albums « de coopération » : **Aube nouvelle à Mobo** (éducation à la pisciculture, 1986), **L'héritier, Le retour** et puis, en 1994, **Objectif Terre !** (plaidoyer pour l'écologie), où j'ai tout conçu, scénario, textes, dessins et couleurs, et où je crois avoir donné, dans le genre, le meilleur de mes capacités.

Jean-Pierre JACQUEMIN :

*Et dans un style purement ludique, ligne claire et caricature, on doit aussi citer **La voiture, c'est l'aventure !** (Afrique Éditions, Kinshasa, 1987), où l'ironie et le fafelu se donnent vraiment libre cours ...*

Barly BARUTI :

Oui, je pense avoir deux veines : la satirique et la réaliste, que j'aime bien faire alterner, même si depuis quelques années c'est le réalisme, volontiers féroce, qui l'emporte. Parlant de veine, j'ai eu aussi quelques chances, une chaîne de rencontres précieuses : l'intérêt des centres culturels étrangers, français en particulier, à Kisangani et à Kinshasa, où j'ai « émigré » en 1983 ; les contacts avec Michel Pierre et sa fameuse exposition sur l'Afrique dans la B.D. européenne, ou avec Bob De Moor, patriarche de la B.D. belge, ce

1. Première revue de B.D. congolaise, lancée à Kinshasa en 1968 par Achille-Flor Ngoie, aujourd'hui romancier publié dans la Série Noire.

qui m'a permis un stage à Bruxelles au studio Hergé ; un concours que j'ai remporté et qui m'a mené à Angoulême ; des collaborations suivies dans *Kouakou* et *Calao* et puis la rencontre fortuite et décisive à Dakar, avec Frank Giroud. Mais tout ça n'est pas arrivé d'un coup, j'ai beaucoup galéré (et je ne suis pas sorti de l'auberge, contrairement à ce que pensent certains). J'ai dessiné des cartes postales, de la pub, des tas de choses alimentaires. Et peu de gens le savent, en Belgique et en France du moins, au moment de la transition de la dictature mobutiste vers une « démocratie » bancale et fantomatique, j'ai réalisé beaucoup de caricatures politiques, à la télévision ou dans le journal de la *Conférence Nationale Souveraine*, en franc-tireur car je n'aime pas être aux ordres. Ça m'a valu des ennuis graves et j'ai dû choisir l'exil en Belgique en 1992. Malgré moi. Et je pense de plus en plus à rentrer au pays ! Je crois que la trilogie "Eva K.", aux Éditions Soleil, **Les hommes du train** (1995), **Amina** (1996) et **Traquenard** (1998)², rend bien compte, au-delà du seul aspect « *thriller d'aventures tropicales* », de ce que je pense qu'a subi et subit encore le peuple congolais.

Jean-Pierre JACQUEMIN :

Certains doutent de la vitalité réelle de la B.D. africaine ou la voient comme balbutiante ...

Barly BARUTI :

Ils ont tort. Ce qui manque, comme dans bien d'autres domaines, ce sont les moyens matériels d'une vraie professionnalisation : formation, production, diffusion. Mais le talent éclate partout, au Sénégal, au Gabon, en Côte-d'Ivoire, au Tchad, à Djibouti, au Congo-Brazzaville, pour ne citer que les pays où j'ai eu l'occasion d'animer des stages. Mais on ne devrait pas oublier les nombreux bédéistes des pays anglophones. Ni ceux de RDC,

bien sûr, autour de l'Acria³ que j'ai fondé à Kinshasa, mais aussi ailleurs. Les noms doués se comptent par dizaines, Tembo Kash, Pat Masioni, Kizito, Mfumu'Eto, Fifi Mukuna, Asimba Bathy, Tshisuaka, etc. Tous ces talents et beaucoup d'autres devront bien finir un jour par vous mettre la puce à l'œil !

Propos recueillis par Jean-
Pierre JACQUEMIN

2. Trois albums magnifiques, dans le fond, la forme et les détails.

3. *Atelier de Création, Recherche et Initiation artistiques.*

La B.D. dans les revues destinées à la jeunesse

Entretien avec Kidi Bebey, rédactrice en chef de *Planète jeunes* et *Planète enfants*

Propos recueillis par Boniface Mongo-Mboussa

Boniface MONGO-MBOUSSA :

Planète jeunes a déjà fait paraître plus de cinquante numéros. La revue a donc atteint sa vitesse de croisière et acquis une notoriété certaine en matière de presse spécialisée. Pouvez-vous nous parler de l'historique de ce bimestriel dont vous avez la charge ?

Kidi BEBEY :

Le véritable lancement de la revue date de décembre 1993, mais le projet qui la concernait est encore plus ancien. Il s'agissait, en un premier temps, d'une rencontre entre enseignants et éditeurs, au cours d'un colloque tenu au Mali, à Bamako, et où la question de l'évolution de la presse pour les jeunes Africains a été abordée. Des personnes du Ministère français de la Coopération et du groupe Bayard Presse s'étaient retrouvées à ce colloque. Le Ministère de la Coopération a confié à Bayard Presse les éléments de cette réflexion en vue de faire des propositions rédactionnelles. Un numéro zéro est paru en avril 1993. Après avoir été testé dans différents pays, et amélioré, le numéro 1 est sorti en décembre de la même année.

Boniface MONGO-MBOUSSA :

À quel moment et comment vous-êtes vous retrouvée rédactrice en chef de cette revue ?

Kidi BEBEY :

Mon itinéraire personnel se résume en trois mots : enseignement, édition et presse. J'ai d'abord été institutrice et en même temps journaliste pigiste. Ensuite, j'ai fait des études dans le domaine de l'édition, tout en terminant un doctorat en littérature africaine. J'ai travaillé notamment chez Bordas dans l'édition de manuels scolaires. Ce projet de revue *Planète*

jeunes était en quelque sorte une cristallisation de mes différents centres d'intérêt. Au départ, Simon N'Jami en fut le rédacteur en chef ; quant à moi j'ai été recrutée au titre un peu étrange de « coordinatrice de la rédaction ». Au bout d'une dizaine de mois, Simon N'Jami, qui était pris par plusieurs projets, est parti, et je me suis donc retrouvée au poste de rédactrice en chef.

Boniface MONGO-MBOUSSA :

Est-ce que, dès le départ, la bande dessinée avait sa place dans Planète jeunes ?

Kidi BEBEY :

Absolument, et pour la simple raison qu'il s'agit d'un univers qui se rapproche naturellement des enfants et des jeunes adolescents. Les enfants comprennent la réalité à travers le dessin, et s'expriment eux-mêmes à travers le dessin avant d'écrire. Les adolescents trouvent dans la bande dessinée un imaginaire qui les séduit, dans lequel souvent ils se projettent. Ainsi, dès les premiers numéros de *Planète jeunes*, nous avons l'ambition de faire figurer de préférence des personnages emblématiques du monde, et en particulier du monde noir (Martin Luther King, Cassius Clay, Nelson Mandela, mais également Gandhi, etc.). Et cette ambition se poursuit aujourd'hui avec *Planète enfants*. Dans *Planète jeunes*, les lecteurs ont maintenant rendez-vous avec des héros qui sont assez représentatifs des rêves de beaucoup d'adolescents, avec de jeunes rappeurs qui ont gagné un prix et font le tour du monde avec leur manager et mentor.

Boniface MONGO-MBOUSSA :

Comment cette bande dessinée est-elle reçue par les jeunes ?

Kidi BEBEY :

Ils adorent ! Ce groupe de rappeurs qui s'appelle « Les K-Libres » semble très bien perçu par les jeunes. C'est agréable de pouvoir s'identifier à des jeunes qui ont déjà fait un certain nombre de choix de vie, et qui exercent leurs talents avec passion. Ces personnages nous permettent également de faire le lien entre les deux revues. Il s'agit d'une bande dessinée, et c'est important qu'elle puisse stimuler les lecteurs les moins chevronnés. L'approche de la lecture est facilitée par l'image. Il existe donc, entre les « petits » de *Planète enfants* et les adolescents de *Planète jeunes*, ce lien des « K-Libres ». Ce qui est très amusant, c'est d'entendre le discours de lecteurs qui prétendent qu'ils préfèrent les rubriques dites « sérieuses » dans *Planète jeunes*, alors que des études nous ont permis de constater que la plupart d'entre eux commencent la lecture du journal par la fin, donc par la bande dessinée.

Boniface MONGO-MBOUSSA :

Et quelle est la réception auprès des adultes ?

Kidi BEBEY :

Je crois que la bande dessinée est un univers davantage respecté par les jeunes. Les adultes restent encore souvent méfiants. Il faut leur expliquer qu'une bande dessinée peut être éducative. Dans *Planète enfants* par exemple, nous publions une série toute simple avec deux personnages : « Ka et Ba ». Ka, est méticuleux, propre, rigoureux et Ba, son contraire. Dans le domaine de l'hygiène par exemple, Ka va préparer un repas sans se laver les mains, etc., alors que Ba va réaliser les choses comme il faut les faire. Et dans l'esprit des enfants, la projection va passer par le personnage positif qui va leur apprendre quelque chose à travers une bande dessinée qui leur explique les rudiments d'hygiène, ce qu'un texte ne leur permettrait pas forcément d'acquérir si facilement.

Boniface MONGO-MBOUSSA :

Au niveau du graphisme, comment s'opère le choix ?

Kidi BEBEY :

Le choix graphique fait toujours l'objet de grandes discussions. Nous avons un directeur artistique, Jean-Louis Couturier, qui est à l'affût de bons illustrateurs et en particulier d'illustrateurs africains, non pas parce qu'il faut absolument être africain pour écrire, peindre,

réaliser des choses sur l'Afrique, mais tout simplement parce que la sensibilité est différente, et que le sens du détail va être différent. On ne peut pas juste créer des personnages et les planter dans un décor approximatif. On est attentif à chaque image, à chaque proposition visuelle. Jean-Louis travaille beaucoup avec des illustrateurs africains, mais nous avons aussi dans ce domaine des collaborateurs français. Tout cela enrichit le journal.

Boniface MONGO-MBOUSSA :

Revenons-en au contenu. J'ai été très touché par l'un de vos reportages sur le métissage à Lisbonne.

Kidi BEBEY :

La rubrique « les jeunes de : ... » est une rubrique phare du journal. Les lecteurs en attendent beaucoup. Elle nous permet de prendre le pouls du lectorat. Aujourd'hui, le monde est à la fenêtre de nombreux jeunes en Afrique à travers la télévision et la radio. L'envie d'images venues d'ailleurs est forte. D'autant plus que voyager reste, pour ces mêmes jeunes, assez rare. Alors on a envie que ce monde vienne vers soi. Envie aussi de se comparer à des jeunes qui vivent ailleurs sur la planète, et qui peuvent, eux aussi avoir des problèmes, des soucis avec leurs profs, leurs parents, des difficultés à imaginer leur avenir...

Et pour revenir sur le métissage, je pense que de plus en plus, il existe des métisses noirs qui se reconnaissent en tant que tels. C'est le cas du musicien congolais Lokua Kanza, qui se définit ainsi : il est né de père zaïrois et de mère rwandaise. Il chante en plusieurs langues et affirme son goût pour certaines musiques qui ne sont pas forcément africaines. Autant d'éléments qui contribuent à composer une identité métisse, un métissage intérieur, si je puis m'exprimer ainsi. Je crois que les jeunes Africains d'aujourd'hui savent souvent beaucoup plus de choses sur le monde que ne le savaient les jeunes des générations précédentes, et cela simplement parce qu'ils sont accrochés à toutes les lucarnes possibles pour connaître l'extérieur et pour savoir comment se situer justement par rapport à ces mondes d'ailleurs.

Boniface MONGO-MBOUSSA :

On a tous été nourris par Tintin, et en particulier Tintin au Congo, et d'une certaine manière, cette bande dessinée a véhiculé (et véhiculé encore) certains clichés qui perdurent en

Afrique. Comment comptez-vous remédier à ces stéréotypes dans Planète jeunes ?

Kidi BEBEY :

Il est malheureusement vrai que les clichés de Tintin durent encore ! Ce que je veux dire, c'est que les enfants d'aujourd'hui qui lisent Tintin n'ont toujours pas plus qu'hier les moyens intellectuels de prendre de la distance avec ce qui est proposé. Dans **Tintin au Congo** en particulier, l'idée que les Noirs sont de "grands enfants" qui ne réfléchissent pas, ou à peine, qui ont un stéréotype facial assez prononcé, etc., c'est évidemment tout ce qu'on ne veut pas faire dans *Planète jeunes* et *Planète enfants*. Ce que l'on recherche, pour notre part, est plus valorisant pour nos lecteurs : montrer des amis d'un même quartier, qui appréhendent des problèmes quotidiens : la mauvaise note qu'on a eue en classe, comment la faire passer auprès des parents pour qu'ils signent le carnet, comment on gère les rapports aux parents, etc. Ce qui compte, c'est de montrer que les enfants africains vivent des réalités toutes simples d'enfants. C'est pour cela que je suis toujours contente quand je vois que des lecteurs en France de « Max et Dina » se sont investis dans l'histoire sans se poser la question de couleur de la peau des héros.

Boniface MONGO-MBOUSSA :

Qu'est ce que Planète jeunes vous a apporté sur le plan individuel ?

Kidi BEBEY :

Énormément ! Cela fait sept ans que je me lève joyeusement pour aller à mon travail. Même si j'ai fait d'autres métiers que j'ai aimés, j'ai cependant toujours envie d'aller à la rédaction de *Planète jeunes*, parce que c'est un dossier sans cesse en mouvement. Et ce n'est pas facile à réaliser, et je ne suis même pas certaine que ça le sera un jour, d'une part parce qu'il se pose toujours un problème de financement, et d'autre part parce que les destinataires grandissent, changent et qu'il faut être à leur écoute. Rien que cela me demande de faire attention chaque jour. L'autre chose très gratifiante est que les jeunes savent toujours vous rendre ce que vous leur donnez. Il y a à *Planète jeunes* un apport considérable du lectorat. On reçoit énormément de courrier, de l'ordre de quatre cents lettres par mois, ce qui représente à peu près ce que reçoit le magazine *Phosphore* en France en un an. Cela représente beaucoup pour nous. D'abord le fait même d'écrire, surtout quand on est en Afrique.

Cela suppose que l'on fait confiance à la rédaction pour prendre au sérieux ce courrier quelle qu'en soit la teneur.

Boniface MONGO-MBOUSSA :

Y a-t-il un aspect essentiel de votre revue sur laquelle vous souhaiteriez revenir en guise de mot de la fin ?

Kidi BEBEY :

Je voulais juste insister sur le fait que l'on ne peut pas proposer des magazines éducatifs sans se sentir responsable. Quand on a environ 750 000 lecteurs de *Planète jeunes* et environ 250 à 300 000 pour *Planète enfants*, on a cette responsabilité au niveau de la rédaction de développer l'idée d'une jeunesse qui a ses chances, que l'on prend au sérieux, que l'on ne veut pas faire rêver inutilement. Mais on a envie de lui faire donner confiance en elle-même. Cette responsabilité de notre rédaction passe notamment par l'information sur les problèmes de santé publique. Par exemple, nous traitons régulièrement la question du sida, mais aussi des sujets comme le paludisme, l'hygiène et la nutrition, etc. Je trouve que, par rapport à de tels sujets, l'écrit et la B.D. permettent d'évoquer certains aspects dont il n'est pas toujours facile de parler... oralement.

Propos recueillis par Boniface
MONGO-MBOUSSA

Élisé Ranarivelo

Madagascar

Souvenirs et projets...

Mes rapports avec le neuvième art existaient avant même de savoir lire. Je me contentais alors des illustrations. Puis, après l'école et pendant les vacances, alors que les différents genres de B.D. importées abondaient dans les kiosques, je reproduisais des héros et commençais également à créer des personnages et à dessiner des portraits. La lecture des albums cartonnés des aventures de Tintin, Astérix, Lucky Luke... m'a poussé, petit à petit, à me spécialiser dans les dessins humoristiques et la caricature.

À l'âge de dix-sept ans, j'ai commencé à écrire des scénarii que j'illustrais moi-même et à fréquenter quelques auteurs de B.D. de la place en allant d'une maison d'édition à une autre. Mais ce n'est qu'en 1982 que j'ai vu une de mes planches publiée pour la première fois dans les pages du *Faravano Gazety*. C'est la maison d'édition Tsileondriaka, qui m'a recruté pour dessiner dans la série « Koditra » (littéralement « Frissons »). J'ai alors créé le personnage du Professeur Mahiratra (Professeur Lucide), un héros qui est passé maître dans l'art de protéger les faibles des forces du mal. J'ai travaillé pour Tsileondriaka jusqu'au grand soulèvement populaire de 1991.

La grève a secoué la vie économique du pays et le marché de la bande dessinée n'a pas été épargné. La B.D. malgache, qui a connu son âge d'or pendant les années 1980, était alors en plein déclin. C'est la raison pour laquelle je me suis orienté vers la presse écrite. Le journal *Kitra* m'a embauché pour illustrer ses colonnes. Puis j'ai quitté *Kitra* en 1994 au profit de l'*Express de Madagascar* où je continue à produire un dessin politique et une bande dessinée de presse quotidiens.

Mon métier de dessinateur de presse ne m'a pas pour autant fait rompre avec mon passé de bédéiste. Je continue à produire des planches utilisées aussi bien sur le plan national qu'international. **Les Présidentielles, L'Empêchement, Les Fonds baillés, Debout en bout, La Faim justifie les moyens et Les Planches flottantes** sont des recueils de dessins de presse que j'ai publiés pendant ces six dernières années. Avec Alizé éditions que je viens de monter, je pense "revivre" le bon vieux temps avec mes anciens collègues bédéistes.

Élisé RANARIVÉLO

Trois dessinateurs et le neuvième art

Fifi Mukuna République

démocratique du Congo

Les femmes aussi...

Mariée et mère de quatre enfants, je suis la fille d'un diplomate zaïrois et j'ai eu la chance de faire des études primaires en Belgique. Ma vocation pour le dessin s'est affirmée au fil des années, ce qui m'a conduite à l'Académie des Beaux-Arts de Kinshasa, où j'ai obtenu un diplôme d'Arts Plastiques. J'exécute également quelques travaux de graphisme pour gagner ma vie.

Je suis à la fois bédéiste, et caricaturiste depuis 1990 dans des journaux locaux comme *Le Phare*, *Le Palmarès*, *Le Grognonnet Au taux du jour*. J'ai également publié quelques séries de bande dessinée dans des revues spécialisées comme *Africanissimo*, ou dans *Le Numéro unet Le Lien* revue de l'Alliance Franco-Congolaise de Kinshasa.

Le centre Wallonie-Bruxelles de Kinshasa a organisé plusieurs stages de formation en bande dessinée auxquels j'ai participé. J'ai eu la chance d'y côtoyer de grandes signatures africaines et européennes : Barly Baruti, mais aussi Turk, Warnauts, Yohan de Moor, Desberg. En matière de promotion locale, j'ai obtenu les « Calques d'argent » au Grand Prix de la presse écrite, dans la catégorie caricatures.

Le soutien de mon mari dans cette activité est pour moi très important car, trop souvent, la place d'une femme est jugée comme étant singulière dans un environnement encore essentiellement masculin.

La protection et le respect dont je peux bénéficier aujourd'hui ne sont pas le fruit du hasard et, quand il s'agit de « plancher », je le fais comme tout dessinateur le ferait.

Homme ou femme...

Fifi MUKUNA

Hector Sonon

Bénin

Mon parcours, mes rencontres...

J'ai découvert le dessin à l'âge de six ans. Ensuite, c'est en 1987 que j'ai publié mes premiers dessins dans le premier journal indépendant du Bénin : *La Gazette du Golfe*. Je n'avais pas le courage de signer, car nous étions encore sous le régime militaire et la liberté de presse restait à conquérir.

Un an après, j'ai rencontré José Marquez et Patricia Chippeaux, tous deux coopérants français et fondus de dessin et de bande dessinée : avec eux naîtra le premier club de B.D. et une revue appelée *le Cafard Enchaîné*, qui publiera mes premières planches.

En 1990, est paru mon premier album qui figure parmi les premières bandes dessinées béninoises. Il s'intitule **Zinsou et Sagbo**.

N'ayant pas les moyens de fréquenter une école d'art, j'ai participé à beaucoup d'ateliers de B.D. animés par de grands auteurs comme Loustal, Jano, Barly Baruti, Franck Giroux, P'tiluc, François Boucq et Christian Cailleaux.

De multiples rencontres avec d'autres dessinateurs et mes participations à différents festivals et salons de bande dessinée m'ont permis, en tant qu'autodidacte, d'acquérir beaucoup d'expérience et d'améliorer mes connaissances sur le plan technique.

À mes yeux, la bande dessinée est un moyen de communication très efficace.

Je pense que l'Afrique regorge de beaucoup d'histoires que les dessinateurs africains peuvent exploiter dans le domaine du neuvième art : ne sont-ils pas les mieux placés pour dessiner et raconter les histoires de leur continent ?

Hector SONON